

borné à leur donner l'exemple d'une grande sévérité de mœurs, d'une loyauté vigoureuse et du respect de soi poussé à ses plus extrêmes limites.

Ceci fait, il s'était cru quitte de toute autre obligation morale.

Laurent, maintenu à la Verrerie dans une obéissance passive, s'en échappait parfois pour rejoindre des camarades plus libres de leurs loisirs et n'y rentrait, après une nuit de jeu et de fête, que lorsque les ouvriers du matin venaient prendre le quart.

Ses escapades avaient longtemps échappé à l'œil vigilant du vieillard, qui ne soupçonnait pas chez les autres des détours dont il eût été lui-même incapable.

Un jour que le hasard les lui fit découvrir, il entra dans une colère terrible, menaça son fils de sa malédiction et supprima brusquement le subside, assez maigre d'ailleurs, dont il rémunérait mensuellement le travail du jeune homme dans sa propre maison.

Cette rigueur excessive produisit l'effet tout contraire de celui que le père de famille attendait.

Irrité, aigri, prêt à la révolte, Laurent prêta l'oreille aux railleries imprudentes de ses amis qui le plaçaient hypocritement d'être encore tenu en lisière.

Il répondit aux épigrammes par des défis, affirmant qu'il saurait bien faire deux parts de son existence et se montrer la nuit, en leur société, aussi joyeux compagnon qu'il serait le jour, sous l'œil de son père, habile commerçant.

Les paris engagés, les toasts portés à la réussite de ce projet, la bande pieuse se sépara sans grand espoir, toutefois, de voir son membre le plus actif parvenir à se soustraire à la tyrannie paternelle.

Les prévisions de ces jeunes gens, riches, légers et inutiles, qui dévoraient gaiement, dans les tripots de la ville marchande, la fortune que leurs parents avaient péniblement amassée derrière leurs comptoirs, ne devaient pas se réaliser.

Bientôt Laurent Forster devint le plus fou, le plus joueur, le plus prodigue de tous.

Comment s'y prenait-il ?

C'était là un secret dont il ne lui plaisait pas de laisser sonder la profondeur à ses amis.

Pourvu qu'il fût le premier au rendez-vous, le plus animé au plaisir, le dernier à l'abandonner, qu'importait, en somme, la façon plus ou moins adroite qu'il avait adoptée pour mieux tromper la surveillance du vieillard.

Celui-ci, dont aucune imprudence ne venait plus éveiller les craintes, jugeant qu'une leçon devait suffire à corriger un homme de cœur, n'avait pas tardé, sans desserrer encore les cordons récalcitrants de sa bourse, à rendre toute confiance à son fils.

Pourtant, s'il eût eu, le soir, vers onze heures, la pensée, ou la patience, de guetter au passage une petite barque discrète qui, bien en dehors du cercle lumineux de la fabrique, glissait, muette, sur les flots rapides, il eût reconnu Laurent qui s'en allait au plaisir avec la fougue irrésistible que les soldats mettent à marcher au feu.

Seulement, ses précautions étaient prises. Une lumière voilée brillait derrière les persiennes de sa chambre comme la lampe d'un lecteur attardé.

Son chien favori, superbe terre-neuve qu'il dressait depuis quelque temps à cet exercice, était couché en travers de sa porte dont il eût défendu l'accès à tout importun, de la plus menaçante manière.

À la Verrerie, tout le monde, sans en excepter M. Forster, connaissait et redoutait les crocs formidables de *Phryrus*.

Enfin, quand venait l'heure du retour, Laurent contournait l'habitation dont toutes les serrures lui étaient dociles, et réintégrait la logis paternel, sans que ses pas fussent entendus au milieu de l'incessant tapage nocturne des ouvriers.

Quand il devait passer la nuit sur le lieu du travail, ce qui arrivait une ou deux fois par semaine, afin de stimuler l'ardeur des verriers, son père n'avait qu'à louer son exactitude et son zèle.

Seule, Sabine, dont l'appartement voisin du sien ouvrait sur le Rhône, aurait pu surprendre le mystère de ces sorties nocturnes si souvent répétées.

Sabine n'en avait aucun soupçon.

Une préoccupation, bien autrement intéressante pour elle, absorbait toutes ses facultés.

Son cœur froid et sa tête vive bâtissait un roman.

Le roman de Sabine, marqué au coin de son orgueil, de son égoïsme, s'appelait : un mariage riche.

Il lui avait pourtant été facile de ne pas borner son ambition à la décevante joie de posséder un mari déplaçant couronné d'une grande fortune.

À l'âge des premières émotions, époque charmante et bénie où tout est rêve pur, souriante illusion dans l'imagination des jeunes filles, Mlle Forster avait passé près du sentiment le plus vrai, le plus dévoué, le plus ardent, sans daigner en respirer le parfum.

Dans l'intimité de la jeunesse et de la famille, elle avait senti se troubler sous son regard un cœur loyal, et frissonner la main qui prenait la sienne.

Son cousin, Pascal de Guerras, l'admirait et l'aimait comme peut admirer et chérir un orphelin de vingt-quatre ans, pour lequel elle résumait toutes les tendresses, toutes les ambitions et tous les désirs.

Dans sa vie sans parents, elle était l'affection, la lumière, la grâce ! Il la voyait peu, une ou deux fois l'an peut-être, et ses rapides apparitions à la Verrerie suffisaient à réchauffer les mois à venir.

S'il voulait devenir quelque chose, c'était pour mériter un éloge de cette bouche avare d'encouragements ; s'il espérait se faire un nom au barreau, c'était pour obtenir un regard attendri de ces beaux yeux glacés.

Longtemps elle n'avait pas voulu comprendre l'hommage muet de ce discret amour, qui mettait à se taire autant de persévérance que d'autres à se montrer.

Mais ces sortes de choses ne restent jamais obsolument inconnues. Cassolette ou foyer, il s'en échappe toujours de la fumée ou des parfums.

Malgré la réserve puritaine du jeune homme, Sabine savait enfin quel dévouement mystérieux lui était offert. Elle en devinait toutes les soumissions et toutes les douceurs.

Tout autre cœur que celui de Mlle Forster eût été remué par cette abnégation tendre, rehaussée d'énergie virile, par cette volonté de parvenir unie à ce désir de lui plaire.

Le sien n'eut pas même un battement.

Pascal de Guerras était "un parent pauvre," un orphelin que le maître-verrier recevait jadis aux vacances, par commisération pour sa défunte sœur, et dont il tolérât encore les visites par convenance.

Un compagnon de jeux, un ami, un cousin aimable, Pascal de Guerras pouvait être tout cela pour Sabine ; elle y trouvait même un charme positif.

Mais que cet orphelin sans fortune, réduit pour soutenir son modeste rang dans le monde au travail acharné, à la lutte incessante, pût devenir un mari sortable !... c'était tout simplement une énormité.

Être aimée ! Être riche !

Quand Sabine pesait ces deux rêves dans le secret de sa pensée, elle voyait lourdement pencher le plateau qui portait l'or, tandis que tristement remontait celui qui ne portait que la tendresse.

Un jour que les deux cousins causaient au bord du Rhône, la jeune fille, qui mettait une certaine conscience dans sa cruauté, fit tomber l'entretien sur le mariage d'une voisine qui s'unissait à un pauvre diable avec la superbe imprudence des âmes aveuglées.

— C'est une folie sans pareille ! déclara-t-elle d'un ton incisif. Je l'ai dit à Jeanne, elle m'a ri au nez, en